

# “Mon rêve était d’être comme Jean Nicoli”

J’avais regardé le film de l’entretien avec Jean-Paul Giovanni que Roberto Battistini avait réalisé. C’était en plein été. Il était allé le voir dans son village à Zonza. Ce qui frappe dès la première image, c’est une certaine ressemblance avec Onassis, accentuée sans doute par le port de grandes lunettes de soleil, et la voix rauque, au fort accent corse. J’avais envie de l’entendre. Roberto me donna ses coordonnées. Comme je l’avais fait avec les autres témoins de ce livre, je pris un rendez-vous téléphonique.

Jean-Paul Giovanni regrettait que je ne sois pas allée le trouver.

« On aurait pu parler plus longtemps !

– Oui, mais le temps presse ! Nous devons achever ce livre au plus vite.

– C’est vrai », reconnut-il.

Engagé volontaire en Afrique du Nord, à Blida, Jean-Paul avait eu une permission. Il voulait rentrer en Corse. À Istres, Il fut fait prisonnier, transféré à Bron, la base aérienne de Lyon. Il put rentrer en Corse. Son frère, Jean, qui dirigeait Le Front patriotique des jeunes, venait d’être arrêté. Il séjourna huit mois à la prison de Sartène, et fut déporté. Il connut Ribellu en prison. Jean-Paul remplaça son frère à la tête de l’organisation et récupéra Ribellu,

qui s’était évadé, et Jules Mondoloni, et les conduisit à la grotte, comprenez dans la montagne.

« Quelles sont les actions que vous avez menées ?

– Nous avons saboté les lignes téléphoniques de la ville, qui étaient très utiles à l’ennemi. J’étais accompagné de Jean-Paul Codaccioni. Il avait seize ans. Le lendemain, il y eut trente arrestations, dont le père du jeune Codaccioni, qui fut fusillé huit jours plus tard. Lui est mort en Alsace. Ce sabotage a marqué le début des hostilités contre l’Occupant. Radio Londres et Radio Alger en avaient fait état. J’avais été aussi proposé pour l’exécution de trois collabos. C’était en plein jour. Celui que je devais abattre avait fait dételier des bœufs pour ravitailler les Italiens et dénonçait les communistes, dont mon frère certainement. Nous sommes sur la place de Sartène. Je le vois en compagnie du maire de Sartène. Je pense à les descendre tous les deux. Un gendarme me regarde. Je tire un premier coup de feu. Un deuxième. “À l’assassin !”, crie le gendarme. Je m’enfuis. Je descends les escaliers en direction du pont de Sartène. Mes lacets cassent. Je ne peux plus courir. Je vais passer le poste italien. Je le crois désert, mais me trouve nez à nez avec la sentinelle. Je dépose mon pistolet sur le remblai, me baisse. Je voyais son visage figé par la peur. Je suis passé en chaussettes devant lui et je me suis mis à courir. Il n’a rien dit mais, ensuite, il a crié : “Attenti



## JEAN-PAUL GIOVANNI

Né le 20 novembre 1920 à Grossa.

Chef du réseau de la Résistance de Sartène.

Sur ordre des patriotes, a exécuté un collaborateur au *Café des Amis* de Sartène, en 1942.

Responsable du Front patriotique de la jeunesse (FPJ) et membre du comité d’arrondissement du Front national de Sartène.





Après sa mission, Jean-Paul Giovanni rejoint la grotte des responsables de la Résistance de Foce Bilzese, puis la grotte de Iena – plus sécurisée – à proximité du hameau de Mola, dans le Sartenais.

*al bandido!* J'ai sauté le pont. On m'a tiré dessus mais ils ne m'ont pas touché. J'avais vingt-deux ans, je courais vite ! Le soir, j'étais de retour à la grotte. Le collabo avait été grièvement blessé. D'autres jeunes ont tiré sur deux autres collabos. Vous savez, nous avons trois chances sur cent de nous en sortir. Il y avait plus de cinq mille Italiens à Sartène. Avec cette action, la peur avait changé de camp... Mais il y avait un certain décalage entre les vieux résistants et nous, les jeunes : ils prônaient une certaine modération, nous voulions en découdre. La mairie et la sous-préfecture de Sartène avaient été occupées alors que les troupes allemandes circulaient encore. Nous avons essuyé des pertes. Nous avons lancé un appel auquel beaucoup de jeunes – même des pétainistes – avaient répondu. Des bagarres avaient éclaté. Pendant le discours du maire sur la place, un collabo avait tiré sur nous. Il fut arrêté par la suite. Après la Libération de la Corse, je suis allé à Bastia pour m'engager dans le bataillon de choc. Le maire de Sartène ne voulait pas : "Tu vas te faire tuer", disait-il. Je suis quand même allé à l'île d'Elbe, puis je suis parti pour les États-Unis pendant un an et demi, continuer ma formation de pilote...

– Quel est votre plus beau souvenir ?

– La Libération ! Si Badoglio n'avait pas demandé l'armistice, nous étions décidés à passer à l'attaque !

– Et l'homme que vous avez admiré le plus ?

– J'étais un idéaliste. Mon rêve, c'était d'être comme Jean Nicoli. Vous n'avez pas lu le livre, *Les Spoliés de la terre* ?

– Non. Vous avez connu Jean Nicoli ?

– Oui, je l'avais rencontré lors d'une mission, et puis j'étais parmi ceux qui avaient été désignés pour le libérer. Nous nous étions mis d'accord avec les cheminots, mais malheureusement, il a été transféré par la route et nous n'avons plus rien pu faire. On n'a pas pu le sauver...

– Il vous est arrivé d'avoir peur ?

– Non, vient un moment où vous n'avez plus peur de rien. Je n'avais pas peur. Même maintenant, je n'ai pas peur. J'ai toujours mes fusils chargés... »

Je remercie Jean-Paul, propose de lui envoyer le texte de cet entretien. Il me donne son adresse mail, regrette de nouveau de n'avoir pas eu davantage de temps pour discuter plus longuement. Je lui dis tout le plaisir que j'ai eu à l'écouter. Il me demande de répéter mon nom.

– Ah ! Mais je vous connais, me dit-il. Il fait beau à Saint-Florent ? *Face bellu* ?

– *Ié, face bellu* ! (Oui, il fait beau !)

– Eh bien ! que ça continue ! »